



Les offrandes du soleil

Thomas Godard



« Il est où papa ? »

J'étais dans le rectangle de lumière qui sortait de la maison et qui s'étalait silencieusement sur la terrasse et Marie était à côté de moi très grande et immobile. Son ombre dépassait le carré de lumière et je ne voyais qu'elle. La tête de son ombre éclatait dans l'herbe desséchée par l'immense soleil d'été. Ses cheveux faisaient comme de grandes traînées obscures qui coulaient dans l'herbe. J'étais écrasé, j'avais chaud, les murs et la montagne face à nous s'effaçaient dans les vapeurs qui émanaient du goudron neuf, coulé quelques jours plus tôt devant la maison.

« Hein dis, il est où papa ? »

Elle ne répondit rien. Je la regardai. Le soleil était juste derrière sa tête et je pouvais rien y voir. J'avais beau faire de l'ombre sur mes yeux avec ma main comme un navigateur mais son visage se perdait dans l'ombre.

— Marie.

— Oui.

— Il est où papa, dis ?

Elle se tourna un peu vers moi. Elle avait les mains dans les poches de son short.

— Il est en ville, Théo. Il va arriver.

— Il fait quoi en ville ?

— Parti faire des affaires à lui. Il va revenir.

— Des affaires ?

— Tout le monde a des affaires.

— Ah.

Moi je savais pas de quoi elle voulait parler Marie. Je comprenais pas ce qu'elle voulait dire. On est restés comme ça quelques minutes à ne rien dire dans le soleil qui flottait dans le ciel et brûlait tout la ville la maison et nous et Marie a dit :

— Théo.

— Quoi Marie ?

— Toi aussi tu auras des affaires plus tard.

Elle s'est baissée l'ombre est sortie de son visage et j'ai pu voir qu'elle me souriait. « Comme tout le monde tu auras des affaires qui seront à toi rien qu'à toi et dont tu pourras faire ce que tu voudras ». J'ai dit « ah d'accord », elle s'est relevée dans le soleil j'ai vu disparaître ses cheveux blonds ses yeux puis

sa bouche et son visage était de nouveau noir comme une nuit sans lune et sans étoiles.

Moi j'avais faim car c'était l'après-midi et j'ai demandé à Marie ce que je pouvais goûter. Elle a rien dit.

« Marie on goûte ou pas ? »

Elle était silencieuse mais je pouvais voir son visage trembler sur le fond rouge des briques de la maison et du soleil noir. Elle a rien dit elle m'a juste gratté le crâne. Elle fait ça quand je suis triste ou que j'ai peur.

On a soudain entendu le bruit d'un moteur qui résonnait. Papa est arrivé au volant de son camion tout gris et cabossé. Il est rentré dans la cour en klaxonnant j'ai eu peur et Marie a passé son bras autour de mon cou. A travers la vitre du camion je voyais pas le visage de papa mais seulement sa casquette rouge avec des ailes d'aigle dorées dessus. Il s'est arrêté et il est descendu. Il marchait mal et son visage était noir aussi à cause du soleil qui éclairait son dos. Il portait dans sa main droite un sachet plastique Wal-Mart froissé qui faisait un bruit de verre qui cogne contre un autre verre. Il est entré dans le rectangle de lumière qui commençait à baisser en même temps que l'après-midi mourait et il a frappé Marie de sa main libre. Elle est sortie du rectangle et elle est rentrée dans la maison sans bruit en perturbant la poussière qui dansait dans le faisceau lumineux reliant le sol au plafond.

Papa parlait pas. Son visage était noir encore plus que celui de Marie à cause de sa visière. Il a mis sa main dans sa poche et il en a sorti un petit capuchon métallique vert sur lequel il était dessiné une petite étoile rouge et il m'a dit « tiens c'est pour toi Théo ». Ensuite il a quitté le rectangle et il est rentré dans la maison en perturbant à nouveau la poussière qui voletait paisiblement dans le rayon de lumière. J'ai regardé le petit capuchon vert avec plus d'attention et j'ai réussi à lire dessus ce qui devait être le nom d'une ville que je ne connaissais pas et qui semblait lointaine et belle et fascinante pour mon imagination : Heineken.

A côté de moi le moteur du camion faisait de petites explosions alors que le soleil se couchait peu à peu derrière les maisons en bois et en briques du quartier. C'était l'été 1993 je m'en souviens il faisait chaud, le paysage coulait sous les vapeurs de la chaleur, quelques grillons chantaient et je tenais enfin dans ma main quelque chose qui était à moi.

